

Relevés
Jacques Lardoux

Ce sont des mémoires que l'on s'écrit soi-même.

Pablo Picasso (parlant de ses tableaux)

Avant de se trouver, Guillevic (1907-1997) aura d'abord semblé être sous l'influence de la religion pendant sa petite enfance et sa jeunesse en Bretagne. Ensuite à l'adolescence, quand il découvrit la poésie grâce à Lamartine, il connut l'influence des romantiques (vers treize ou quatorze ans, il avait lu *Les Misérables* de Victor Hugo). Puis à l'âge adulte - cela se vérifie dans ses premiers *Carnets*¹ - il découvrit Nietzsche, Marx, Trakl, Hölderlin (la liste n'est pas exhaustive). Sa première publication, *Requiem*, un ensemble de sept poèmes paru chez Tschann à Paris en 1938, était dédiée à Jules Supervielle, mais dans ce premier ouvrage il y avait une autre filiation visible, celle du Baudelaire de « La Charogne ». Déjà l'œuvre poétique de Guillevic impliquait une rupture et une philosophie uniquement de la matière, surtout se démarquait-elle par « sa manière dense, carrée, laconique (qui) n'a pas d'équivalent »². Une sorte de volonté d'en découdre avec l'opacité du réel semblait habiter notre poète, pour ce faire, il dialoguait avec toute chose, comme si c'était des personnes, de là encore un certain anthropomorphisme, voire une sorte

¹ Publiés très partiellement une première fois dans *L'Expérience Guillevic* seulement en 1994 ; Guillevic estimait toutefois qu'il n'y avait pas vraiment urgence à aller voir du côté de ces « soubassements ».

² Robert Mallet, *Du terroir à la Terre*, La Part commune, Rennes, 2003, p. 93.

d'animisme qui le rapprocha de La Fontaine à qui il dédia son *Art poétique* en 1989.

Guillevic disait que, malgré son engagement dans le Parti communiste français de 1942 à 1980, il n'était pas un penseur politique. Lui demandait-on de se définir en philosophie, il en venait à estimer être un « matérialiste religieux³ », religieux peut-être parce qu'il avait conservé comme une foi naïve qui lui faisait espérer à un salut par la poésie, là se retrouve l'influence de Mallarmé⁴. Davantage qu'un poète de la société, Guillevic s'est surtout senti un poète de la Nature et de la matière. C'est de ce côté qu'il faut sans doute d'abord chercher si l'on veut tenter d'avoir une vision synthétique de son œuvre. Etiemble voyait même en lui le premier poète écologiste. Le début d'une *biographie poétique* ne mentionnerait pas en premier lieu la naissance à Carnac en 1907, à deux pas de l'église, et non loin des mégalithes, ni même l'évocation de la vie de ses aïeux, de pauvres paysans sans terre, ce serait bien davantage sa méditation sur la Nature, sur l'origine, les cellules, la matière, l'infiniment grand, l'infiniment petit. Comme le disait en substance Pascal, que Guillevic aimait citer : l'homme se situe entre ces deux infinis et il essaie de comprendre.

Jeune homme, Eugène aurait voulu devenir chimiste, mais le manque de moyens financiers de ses parents l'avait contraint pour gagner sa vie à passer un concours d'entrée dans l'administration de l'Enregistrement. Là, il avait appris des méthodes rigoureuses d'analyse, de classement, de rédaction, en 1943-44, il avait même rédigé un manuel de droit pénal et de procédure criminelle. Détourné en apparence de sa vocation, avec son regard aigu, de myope toutefois, il n'aura pas cessé de scruter intensément l'univers en poète.

³ Guillevic/ Jacques Lardoux, *Humour-Terraqué*, Entretiens-lectures, Presses Universitaires de Vincennes à Saint –Denis, 1997, p. II3.

⁴ Guillevic fut président de l'Académie Mallarmé, de 1975 à 1993.

Guillevic observait, s'étonnait (« Quel bonheur que la faculté d'étonnement » avait écrit Edgar Poe !) Devant l'opacité du monde des apparences, Guillevic était persuadé que c'était à chacun d'entre nous - c'est-à-dire à lui-même, ici et maintenant - de s'appliquer à essayer d'y voir plus clair. Petit poème après petit poème, quanta après quanta (disait-il en reprenant le vocabulaire de la physique contemporaine), le poète n'a pas cessé ainsi d'aller de l'avant et son humour l'a aidé dans cette tâche. Quand il arriva à un certain âge, sa méticulosité et son goût du silence paraissaient avoir quelque chose de presque oriental. Etienne, encore lui, alla jusqu'à poser la question : « Guillevic est-il un haïjin ⁵ », un auteur de haïku ? Quoi qu'il en soit, l'art de Guillevic nous aide à nous dégager de ce qui ressemble à une fatalité : « Le poème/ Nous met au monde ⁶ ».

Etier (poèmes de 1965-1975, publiés en 1981 chez Gallimard) paraît être l'un des recueils les plus proches de la nature, de la matière, de la biologie et de l'origine. Pas ou peu de références spatiales ou temporelles précises, et pourtant il existe un étier près de Carnac, un petit canal côtier qui amène l'eau de mer dans les marais salants. *Etier* est un recueil poétique en lequel plusieurs poèmes sont amenés à se côtoyer, une sorte de meubles à tiroirs, ce qui est différent d'ouvrages construits sur le même thème comme *Carnac* (1961) ou *Du Domaine* (1977).

Le premier ensemble d'*Etier* intitulé « Relevés » est dédié à Lucie, l'épouse (depuis 1980) et la compagne et la collaboratrice (depuis 1969). Les scientifiques, les géomètres les comptables font des « relevés », des « analyses » (autre titre du recueil avec « Paliers », « Exercices »). Quelques ensembles ou sous-ensembles avaient des titres évocateurs de la nature, de sa complexité et de sa diversité : « Bactérie », « Graminées », « Galet », « Goémon », « Branchies », « La feuille », les « Ronces », « Le ciel ». Et on pouvait lire, parmi d'autres, cette recommandation liée à toute

⁵ In *Lire Guillevic*, Presses Universitaires de Lyon, 1983, pp. 149-161.

⁶ *Art poétique*, Gallimard, 1989.

méthode expérimentale : « Examiner./Et, si possible, ensuite, /S'insinuer au mieux ⁷ ».

« Bactérie » évoquait l'eau qui est première, et donc les bactéries, si importantes dans le système du vivant. Chaque petit poème, bref et elliptique, tel un constat, au départ tout entouré de blanc, ne figurait-il pas lui-même la vie élémentaire des bactéries baignant dans l'eau ?

L'eau
De toute façon.

Que ce soit avant
Ou après la mort

De la bactérie.

Le dernier quanta de cette série se montrait ironique et provocateur à souhait, presque loufoque : « Si c'était l'océan/ Que la bactérie//Avait trouvé mort/ Au soleil levant ?⁸ »

« Graminées ». (« Des graminées/ Comme pour tout un jour »). Ce qui frappe dans cette perception apaisée au moins dans un premier temps de la nature en sa profusion, ce sont les références continuelles à la violence et à la mort. Disons plutôt qu'il y aurait des circulations, des échanges en lesquels on retrouverait comme dans la poésie orientale, le *yin* et le *yang*, le positif et le négatif. Lutttes et accalmies perpétuelles se résolvent au besoin : « Comme si le jour/ N'était pas là/ Pour la tuerie », « guérir du vent/ A travers les nuages », « Des graminées/ Offertes sans montée// Au calvaire/Sans vengeance⁹ »... La Nature, si l'on y regarde de près ne s'apparente-t-elle pas elle aussi à un vaste champ de bataille ?

⁷ *Etier*, Gallimard, 1979, p. 43 (le poème a pour titre "Jean Follain")

⁸ *Etier*, "Bactérie" pp. 9-12

⁹ *Etier*, « Graminées » pp. 13-16.

« Galet ». (« L'horizon n'avait pas/ de raison de meurtre », « Pourquoi// Ce goût de meurtre/ Inscrit sur l'horizon ? » L'horizon semble observer le galet comme s'il voulait « Crier : justice¹⁰ » ; « Peut-être/ Il y a eu condamnation. »... », « Les caresses de l'eau, / Du soleil et de l'air, // Tout cela n'était qu'interrogatoires¹¹. » Faut-il se souvenir du père de Guillevic qui était gendarme et à qui il arriva de mener certains interrogatoires dans la maison familiales - Guillevic en parlait dans *Terraqué* « La chaise n'était pas du crime... » (« Choses ») ? D'où vient ce sentiment de culpabilité diffuse ? De la mère marâtre ? Faut-il rechercher plus loin dans une conscience philosophique ou religieuse de la faute ?

« Goémon ». D'où vient encore ce sentiment d'exclusion, d'étrangeté ? Ce « théâtre » (le mot est employé deux fois) ? Surprenant apparaît aussi - mais Guillevic y a par ailleurs habitué ses lecteurs – le vocabulaire concret, proche de la familiarité dont il use : « Cette eau/ Qui me ballotte », « Ce n'est même pas/ Pour m'injurier », « ces jeux/ Qui m'usent ? », « meuglement », « glouglou », « suçoirs ». Et toujours à la fin la menace, « « l'offense », est-il dit, qui « Me détruira¹² ». Poétiquement, cette dramatisation n'était-elle pas celle déjà de Lamartine si longtemps dépressif, ou celle de Baudelaire ou plus récemment celle encore de Pierre Reverdy que Guillevic reconnut comme l'un de ses référents tout au moins quant à la facture du poème ? Après tout *Terraqué* et *Exécutoire* étaient très sombres mais c'était à l'époque de la seconde guerre mondiale ; la période d'engagement politique qui suivit (*Gagner, Trente et un sonnets*) puis le retour au sacré (*Carnac, Du Domaine* etc.) redonnèrent de l'espoir, mais le fond tragique était toujours là. Et que s'était-il passé pendant cette période de la composition d'*Etier* qui pouvait expliquer ces références mortifères ? Le suicide de la fille cadette du poète à la suite d'une dépression, la mort accidentelle de Jean Follain, son meilleur ami, mais

¹⁰ Victor Hugo avait écrit « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn », « Conscience » in *La Légende des siècles*, 1859.

¹¹ *Etier*, « Galet » pp. 17-20.

¹² *Etier*, « Goémon » pp. 21-25.

aussi en politique générale la guerre du Vietnam et ses massacres de villageois au napalm ?...

« Branchies ». Avec l'ensemble intitulé « Branchies », « Pas de repos » rien que des échanges nécessaires « à la domination », qui font « de la planète et du reste/ Un tohu-bohu ». Ce sont ces mêmes échanges qui, est-il dit, constituent les feuilles, et encore « Quelque chose qui éclate/ Par la clématite et le chèvrefeuille.// Par l'œil / Indispensable de la femme ». De la sorte ces va-et-vient sont-ils également « désirés », « bénis » et les branchies leur rendent « un hommage continuel¹³ ». Ainsi Guillevic avait-il pu dire que tous ses poèmes étaient des poèmes érotiques, des poèmes d'amour.

« La Feuille ». C'est à partir du même motif initial de langage (« si la feuille ») que sont composés les huit petits poèmes constituant cet ensemble. La feuille n'apparaît-elle pas comme l'image même de la fragilité, de l'instabilité, et sa chute n'augure-t-elle pas d'une certaine façon de toutes les autres chutes ? « La feuille » a été l'un des motifs poétiques favoris aussi de René Guy Cadou, l'auteur d'*Hélène ou le règne végétal*¹⁴, Cadou, mort à trente et un ans en 1951, qui avait correspondu avec Guillevic, et l'un comme l'autre appréciaient fort leur poésie respective. De ce tragique latent découle sans doute l'apparition soudaine d'un substantif, surprenant car sans référent direct dans le contexte : l'« échafaud », et aussitôt après survient cette affirmation qui établit une analogie implicite et fulgurante avec le locuteur : « Frère, dit-elle¹⁵ ».

« Le Ciel » est le dernier ensemble de cette suite intitulée « Relevés ». Le ciel parle et dit « je »¹⁶, et pourtant il s'exclame en substance : « moi je n'ai pas de je, c'est vous qui avez inventé tout cela,

¹³ Etier, « Branchies », pp. 26-29.

¹⁴ René Guy Cadou, *Poèmes 1944-1948*, Seghers 1952.

¹⁵ Etier, « La feuille », p. 34.

¹⁶ Comme l'écrivait Jean de La Fontaine en introduction à ses *Fables* : « Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons ».

vous avez inventé un écran que vous avez appelé « ciel » pour mieux me désigner mais ce n'est qu'une facilité... Constat, oui, démystification oui... Tragique mais pas pessimiste, Guillevic disait préférer Sophocle à Musset¹⁷... Toute matière circule dans la Nature, tout s'échange à travers une multiplicité de réseaux, et de la sorte tout culmine dans la pulsion de vie, dans l'amour :

La fille savait
Ou ne savait pas que son corps

Etait de la nature
Du tissu des pétales.

Toi tu le savais
Tellement

Que c'était difficile de ne pas le crier¹⁸.

La joie était bien le point culminant de l'art de vivre de Guillevic, et donc de son être au monde. Le lecteur aura compris, rien que dans ce petit inventaire, que Guillevic ne s'est pas contenté d'interroger et de réfléchir à partir des diverses entités de la Nature et de la matière mais qu'il aura également voulu, en quelque sorte, mieux vivre à travers elles. Pas un de ses recueils où ainsi la Nature révèle un peu mieux le « je » à lui-même, lequel est aussi le « nous » de l'humaine condition : « Va dans la fleur et vient nous dire/ Si c'est meilleur¹⁹ » (*Exécutoire*, 1947).

Guillevic a publié un petit livre de souvenirs intitulé *Jean Follain* (PAP), il y parle du réseau d'amitié qui l'unissait à Follain, à Tortel, à

¹⁷ Guillevic, *Vivre en poésie*, Stock, 1980, p. 256.

¹⁸ Guillevic, « Jean Follain », *Etier*, *op. cit.* p. 44.

¹⁹ *Exécutoire*, 1947.

Audiberti, à Frénaud, à Tardieu, à Queneau... une « fraternité poétique que seule la mort de l'un ou de l'autre venait entamer²⁰ ».

Dans cet ensemble poétique qu'est « Réseau », se retrouvaient ainsi l'amitié, la Nature, l'amour, mais aussi le silence²¹ et la joie, couplée avec la solitude et l'instant – coïncidence des contraires, *coincidentia oppositorum*²²... de son « je », ce qui se vérifia jusque dans son poème « Du silence » (1994), *Possibles futurs*, Gallimard, 1996.

²⁰ Guillevic, *Jean Tortel*, PAP, 1993, p. 28.

²¹ Une des définitions de la poésie de Guillevic est « la sculpture du silence », plus ou moins inspirée, semble-t-il, de Claudel, voir son *Art poétique*.

²² Principe mystique révélé par Nicolas de Cues sur le modèle de Denys L'Aréopagite (sentence 14 du Livre XXIV des philosophes).